

**Sara Mychkine**

**De minuit à minuit**

*Roman*





« Je suis le produit d'une terre, je suis le produit d'un monde, et c'est pour me venger de ce monde que je parle. C'est pour faire une grosse tache humaine sur la vie que je parle. Tache humaine donc tache de Dieu. Pourquoi avez-vous si peur d'apprendre qu'on existe? Effectivement, je vous le dis, on existe. Si vous avez peur, c'est que vous êtes dans le camp de la catastrophe. C'est que vous fuyez la vie et ça ne suffit pas pour inexister. »

Sony Labou Tansi,  
*Encre, sueur, salive et sang*



premier mouvement



Ma douce,  
Tu dois être bien loin, à présent, maintenant qu'ils t'ont arrachée  
à moi. Et j'ai peur, tu sais? Que tu nous laisses dans l'oubli,  
que tu t'absorbes dans leur monde et que tu nous regardes  
avec leurs yeux. Car leur monde, c'est le monde. Y est ce qui  
doit être. Nous, on a de la misère plein les veines, des bouts  
de tentes pour ciel et on chie sur leurs paliers. Puis on attend  
et nos cernes se  
creusent.  
La nuit finit toujours par tomber.

Ma main tremble de ne plus sentir tes cheveux plonger dans  
le tambour de mon cœur. Je me suis effondrée quand tu es  
partie, tu sais, dans leurs sirènes rouge et bleu...

Bientôt, ils te diront que nous sommes la vermine, la racaille,  
la mauvaise graine, les fous et les assassins. Bientôt, quand tes  
oreilles sauront reconnaître des mots derrière les gazouillis  
du langage, quand, griffée par les tourments de l'adolescence,  
tu oseras leur demander qui est ta mère. Bientôt.

Ils disent qu'on vit sur la colline du crack.

On vit sur le seul bout de terre  
qu'ils nous ont laissé.

On crève.

On a l'iris-océan sur la dernière  
grève et si la fin vient à venir, s'ils nous chassent  
de la colline, on prendra les égouts et le silence de la nuit  
pour leur rappeler qu'on existe.

Ma douce, ils te diront que les hommes naissent libres et égaux  
et toutes sortes de formules magiques, écoute celle qui pleure  
gare de l'Est, des flopées de gosses dans les bras, le silence de  
celles qui ne pleurent même plus, celles qui hurlent, muettes,  
parce que le langage ne suffit pas à accoucher de leur souffrance.

Ma douce,  
le langage ne suffit pas.

Ils nous reprocheraient de ne dire qu'un mot, d'utiliser  
des phrases tordues, de trébucher sur les virgules, d'aboyer  
des insultes, à croire que leur langage fleuri est en mesure  
de reconstruire l'immensité de notre réel. Et ils osent se  
réclamer d'Homère, comme si nous n'étions pas ceux qui,  
jour après jour, agrippent la laine des moutons pour échapper  
à Polyphème, comme s'ils avaient, un jour, brandi les armes  
pour venger leurs frères, comme si, dix ans durant, je n'allais  
pas devoir fendre les mers pour retrouver les miens.

Ma douce, le langage naît de la chair. Il est la somme des fis-  
sures qui craquellent pour que la bouche puisse enfin sentir les  
marées de l'air noyer les poumons.



Il est débordement des brèches, le fil rouge qui prend racine  
dans les os de nos ancêtres et  
se tord sur la pointe de nos dents  
pour crier la faim.

L'écriture surgit de l'absence. Si je trace des plans sur le grand  
vide, sauras-tu funambuler jusqu'à moi ?  
Je me suis dit : le fil, tisse le fil, je me suis dit : tresse le langage,  
et la corde  
jetée dans l'océan pour que tu puisses franchir le jour.  
Il s'agit de vivre.  
Aller de minuit à minuit,  
encore  
et encore  
et encore.

Ils peuvent t'arracher de moi et t'éduquer comme l'une des  
leurs mais le sang enchaîne la chair, un jour, tu leur deman-  
deras qui est ta mère. Un jour, tu reviendras sur la colline et  
tu verras le grand charnier hurlant à l'ombre de la ville des  
lumières et du pays de l'égalité, de la fraternité et de la liberté.

Liberté, c'est la houle, la bataille de la Crête-à-Pierrot, la  
Toussaint rouge, la bataille de Hanoï, ils t'apprendront 1789,  
la révolution des blancs, comme s'ils s'étaient levés pour l'hu-  
manité entière.

Regarde-les, ces esthètes, laisser mourir des êtres humains  
plutôt que de les inviter à passer la frontière. Ici, l'égalité par  
la terre s'arrête aux frontières du même. Parle arabe dans les  
HLM mais ferme ta gueule dans le métro. Ils caressent des

idéaux au son creux qui ne servent plus qu'à justifier la haine. La démocratie est le creuset du progrès, du respect de la vie humaine. C'est en son nom qu'on a bombardé Hiroshima, Nagasaki, qu'on a violé des négresses et tué des innocents.

Ma douce, ne t'y trompe pas.

À la première occasion, ils te rappelleront que tu ne peux pas prétendre à l'humanité. Ils ont enfermé nos corps dans un imaginaire sale et étroit. Nos visages, pour eux, sont tous les mêmes : une tache innommable.

Ma douce, toi qui es si belle, dans leurs yeux, tu finiras par te haïr.

Dans leurs yeux, il n'y aura que la saleté des contours qu'ils ont tracés au sang suintant des cuisses de nos arrière-grands-mères.

Ils ne comprennent pas que nous sommes l'infinité derrière la souffrance et que nos millions de pupilles, point d'orgue de mille obscurs, finiront par les avaler.

Parfois (*je m'en empêche*),  
j'ai faim de leur souffrance.

Je voudrais agripper leur cou et le serrer contre la terre pour qu'ils sachent où ils ont placé la limite de notre ciel.

Parfois (*je m'en empêche*),  
le nœud dans ma gorge est si épais que je voudrais en tirer un fil pour le coudre au canevas de la misère, au blanc de la faim et des mains tendues, des poumons étranglés, du genou enflé par la tension de vivre.

Parfois, ma douce, je hurle.  
Le silence pendu.  
Ça racle dans le mou des entrailles.  
La violence est peau de tristesse.

Ma douce,  
S'ils savaient ce qu'on a vu, ce qu'on a enduré, ce qu'on a pleuré, ce qu'on a dû flétrir pour arriver au visage cireux, jusqu'à la dernière heure, jusqu'à cette heure-ci.  
On a fini sacs d'os au cœur diaphane, jamais tout à fait vivants, jamais tout à fait morts.  
La violence est peau de tristesse.  
Il faut que tu leur dises.  
Tu sais, quand on montre les dents, c'est que le sang s'est tellement étourdi dans les larmes. C'est qu'il n'y a plus que mort à l'horizon, que les mots sont tellement grossiers qu'on les vomit jusqu'à faire exploser les tympanes.

Et on leur fait accélérer le pas  
et baisser le regard jusqu'à la  
poussière.  
On est fissure béante dans leurs réalités coquettes.  
Séisme du néant.  
Résidus du quart-monde.  
Et on aurait beau aller crever sur leur palier, ils nous enjambe-  
raient sans que la jambe flanche.

J'en ai vu certains nourrir des chats errants avec la larme à l'œil  
et secouer machinalement la tête devant une de nos mains  
tendues. Et ils nous traiteront de fous parce qu'on a la lucidité  
des entrailles. On pense avec la rage du ventre. Nos paradoxes,

nos contradictions, on les porte sur nos lèvres. Eux, ils ont des petites boîtes qu'ils rangent dans des chambres muettes. Ils ont le miroir en verre brisé et le reflet du bout de l'œil comme seul horizon du monde. Nous, on a toujours vu l'autre côté.

Même aveugles.

C'était comme un chant qui nous liait à l'ailleurs.

Nos fragments, des reflets

trop petits, trop pauvres, trop sales

alors on a cherché

l'envol à chaque

visage

pour ne pas s'étrangler dans un horizon qui ne nous laissait pas de place.

Si tu savais, ma douce, comme c'est miracle que de pouvoir se retrouver dans ce que l'on est, d'avoir un chemin dessiné dans les champs de possibles, de ne pas craindre les jours de pluie, de pouvoir dire « Je sais » aussi naturellement que vient la tristesse. Nous, on a le rocher du doute

rivé contre la dentelle

du cœur

et on s'écrase à coups

de sang

et d'envol aux ailes

coupées

sur chaque seconde sobre.

J'ai essayé plusieurs fois d'arrêter, tu sais ?

Le truc, c'est qu'on ne sait pas vivre. On n'a jamais su comment ils faisaient, tous ceux-là qui carillonnent menton haut dans la gare de l'Est, manteau au col droit et l'œil qui ne regarde plus, le pas qui n'habite pas la jambe mais vise le point B, celui où il faut aller parce qu'ils ont des choses à faire, la journée qui déborde, la totalité de la vie dans une main, la gorge pleine jusqu'à ne plus pouvoir vomir, jusqu'à ne plus pouvoir pleurer. Nous, on morve sur l'aube tiède, on habite la rotule grinçante, les trous de la chair, on fixe le ciel, les taches noires sur le goudron, celles qui annoncent l'hiver, on a les semelles lourdes de l'errance, même lorsque l'on sait où s'arrête notre course.

C'est toujours le même endroit : à la première inhalation, on sait que l'on n'ira jamais plus nulle part.

L'instant est long, tu sais, quand la nuit menace sans cesse de tomber, quand les soleils ne signifient rien de plus que le même jour à ramper sur la terre.

J'ai essayé, ma douce, tu sais, j'ai essayé tant de fois d'arrêter. J'ai quitté la colline avec la certitude que je ne reviendrais jamais et la colline m'a rappelée. C'est que, sans elle, le monde est une grande plaie qui suinte

et on respire  
comme des noyés.  
Mais à quoi bon  
quand la mort  
nous attend  
et que la vie  
ne nous réserve  
rien ?

Tu sais, les gens comme nous, les addicts, les rebuts d'être,  
faudrait pas croire qu'on est faibles, déments, nés tordus et  
enclins à la laideur. Notre seul tort, c'est de continuer à vouloir  
vivre

encore et  
encore et  
encore.

On a le désir vorace, l'espoir fiévreux.

*Tous les autres sont morts.*

Il faut vivre.

*La chair pourrit  
sous les couches  
de crasse.*

Il faut vivre.

*Plus rien ne nous attend.*

Mais il faut vivre !

Même enferrés pour  
toujours  
hors du monde,  
hors du temps,  
même balayés par  
tous les regards,

même haïs,  
même damnés.  
Ma douce,  
comment peut-on nous en vouloir ?  
*Il faut vivre.*